Mercredi 28 septembre 2016 – 11 h 07 [GMT + 2]

NUMERO 600

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde— PHILIPPE SOLLERS
Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNÈS AFLALO

www.lacanquotidien.fr

Combien cher Rabelais fut à Lacan

par Pierre Stréliski

Oyez (1) gentes donzelles et doulx damoiseaux, cui tantost vienrent en nostre beau pays de Touraine vous esbaudir de fortes disputatio et savantes parolles d'icelle joyeuse confrerie d'ACF sur le sieur Rabelais et le gai scavoir dans « les jouyssances du corps et de la parole » combien belle fust cette journee tourangel. Le chaut soleil et le bleu du ciel egayoient déjà nos cœrz mais fusse que l'on entendi et que l'on voiemes qui nous réchauffa tent fortemen.

Avoist ainsi bonne ideez de mestre icelle journée qui se passoit à Tours — donques près de la Devinière où il nasquit — sous la farulle du bon Rabelais.

Combien goulesyant estoit aussi pour moi le tistre du Gargantua : « La vie *inestimable* du grand Gargantua, père de Pantagruel, jadis composée par l'abstracteur de quinte essence » que le for resputé François Juste, en l'an de grâce 1536, publioyt dans la bonne cité de Lyon.

« Inestimable » est un adjectif qui nous plaist, il évocquoit la singularité propice à notre discipline, qui ne se comploit pas dans les classifications mais quiert à faire lignage de l'originalité du sinthome. Nous sommes attachés aux uns plus qu'aux classes, aimenz, n'en déplaise au grand Occam, comme le signaloit Messire Jacques-Alain Miller en cité d'Arcachon (2), toutes à la fois lez nominalistes et lez réalistes. Et l'oeuvre de Rabelais réalisoit belle prouesse de lier l'extrême singularité d'une vie avec la démonstration d'une leçon et une peinture de mœurs.

Il auroit pu dire avec Lacan : « Toute vérité c'est qu'elle s'avère dans une structure de fiction (3) ». Et faict jactance nousvelle qui s'éloigne des bien distes *vies illustres* des anciens « par lesquelles se sont racontées avec un succès constant les destinées des grands du monde (4) », oncques ne séparant l'observation et la fable, mais saschant que « Chacun d'[entre nous] a son trait unique qui le différencie pour jamais parmi les hommes (5) ».

Mais pourquoi doncques en ouvrant si bon maroquin de La Pléiade trouvois-je un titre changé : « La vie *très horrificque* du grand Gargantua, père de Pantagruel, jadis composée par M. Alcofribas, etc. » ? Pourquoi diantre a t-on commuez nostre cher « *inestimable* » en cet « *horrificque* » qui sembloit dire qu'il n'est jolie figure à vouloir estre inclassable et qu'in fine en quelsconques catégories, nulle estime à attendre mais « une horrifiction », un blâme.

Le tres finaud Google m'apprend que tel apparaissoit ce tistre dès les années 1540, faiste pour le replacer correctement dans la généalogie, puisque Rabelais avoist commencé dabord à narrer l'ystoire du fils d'icelui Gargantua sous le titre « Les horribles faits et prouesses épouvantables de Pantagruel » ? Sans doute. Se pourroit-il aussi que fussent meschantes malices des vileins comportementalistes qui pointe là son croche nez en décrétant horrificque l'inestimable ?

Donques matines furent consacrées aus assemblées et comices de nos associacions, et à vespres fuct consacrée l'estude joyeuse de « La psychanalyse à la lumière du gay scavoir de Rabelais ». Valentin Boraud et Julien Romelard nous enchantèrent tout ce tantost de leurs facecies, jouant d'abord avec grande conviction non feinte et chantant à grande gueule comment « Grangousier cogneut l'esprit merveilleux de Gargantua à l'invention d'un torchecul ». Et comment il se torchait bien et de maintes façons ingénieuses, plus les unes que les austres — d'un cachelet de velours, d'un chat de mars, de mille choses et par dessus tout d'un oyzon bien plumé — joignant l'efficace du torchage à la douceur de la caresse culière, et comment Grangousier « fut rejouy comme un tel pere pouvoit estre voyant un sien tel enfant et, le baisant et accolant, l'interrogeoyt [s'il estoit] tenu blanc et net » (6).

Puis ce fut nostre bon messire Pierre-Gilles Gueguen qui nous entretenoist de « Lacan lecteur de Rabelais », disant qu'il l'avoist cité en maintes circonstances pour demonstrer que la langue estoit gay scavoir, et que le dict « Situation de la psychanalyse en 1956 » estoit en son fondement escript rabelaisien ! Comme les parolez degelées de Panurge sont bien cousines du signifiant materiel d'icelui Lacan :

« Seigneur, de rien ne vous effrayez ! Icy est le confin de la mer glaciale, sus laquelle feut, au commencement de l'hyver dernier passé, grosse et félone bataille entre les Arismapiens et les Nephelibares. Lors gelèrent en l'air les parolles et crys des hommes et femmes, les chaplis des masses, les hurtys des harnois, des bardes, des hannissements des chevaulx et tout aultre effroy de combat. A ceste heure, la rigueur de l'hyver passée, advenant la sérénité et tempérie du bon temps, elles fondent et sont ouyes. » (7). Estoient dicts bien fortement voisin que Lacan disoit : « Le ruissellement [des mots] est bouquet du trait premier et de ce qui l'efface. Je l'ai dit : c'est de leur conjonction qu'il se fait sujet. Mais de ce que s'y marquent deux temps. Il y faut donc que s'y distingue la rature » (8). (Et même disoit-il en austre momen, que le mot gelé est risque de folie).

Puis revinrent nos deux comperes nous esbaudir encor de plaisante farce et grandes piccoles par lesquelles Gargantua dejoue les insinuations d'un fieffé sophiste prestendant retrouver les cloches de Notre Dame qu'ingénument Gargantua avoist derobé pour en faire campanes au coul de sa jument, après qu'il euct compissé les habitants de Paris.

Et ce fut alor belle et grande amie Sophie Marret qui nous enchanta en glosant, tenant d'une main ses *Oeuvres de Rabelai*s qu'on lui avoist offer quand elle estoit encore pucelle, et de l'autre main le commentaire carnavalesque de Mikhaïl Bakhtine, sur « l'expansion de la langue bavarde », et comment la trame de l'intrigue chez Rabelais s'amenuise et se défait en listes infinies de mots, démontrant comment la gangue du sens vire « en devenant signature, celui du réel ».

La guerre de Picrocole, où Grangousier « entra en courroux furieux et sans plus oultre se interroguer quoy ne comment feist crier par son pays ban et arriere ban et que chascun sur peine de la mort, convint en armes en la grande place devant le chasteau », fut bonne occasion pour nos deux acteurs de nous faire encor esclafer. Comme nous interessoit le dict de notre bien aimé Guy Briole que d'escabotage il y en a point de possible quand on guerroit et s'afronte sans nul echapatoire que « viser le corps de l'ennemi ». Las en cet occure nulle chiquenaude a laquelle on jouoyt pour faire gentil escabot.

Ultime sequence de jeu des deux damoiseaux, justoiement sur la longues liste des jeux de Gargantua avant d'aller « voir les garses d'entour et petitz banquetz parmy, collations et arriere-collations » (9). Pour finir avec notre gentil hoste Messire Pierre Naveau, sur le rire : « Le rire est dans lalangue qu'on invente » nous dict-il, de meme le grand Rabelais :

« Mieus est de ris que de larmes escrire
Pour ce que le rire est le propre de l'homme » (10)

C'est ce qui s'estoit pretendu aussi ici en ces lignes

1 : Sources des modifications du texte en vieux français : Dictionnaire du Moyen Français (1330-1500) http://atilf.atilf.fr/scripts/dmfX ; *cf* aussi : Rey A., *Dictionnaire historique de la langue française* (2 vol.), Le Robert, Paris, 1995.
2 : Miller J.-A., *in La conversation d'Arcachon*, Agalma, 1997, p. 268.
3 : Lacan J., « Jeunesse de Gide », *Ecrits*, Seuil, 1966, p. 742
4 : Schwob M., *Vies imaginaires*, Flammarion, 2004, p. 27.
5 : *Ibid*., p. 55.
6 : Rabelais F., « Pantagruel », *Oeuvres complètes*, Gallimard, coll. La Pléiade, Paris, 1942, p. 64.
7 : Rabelais F., « Le quart livre », *Oeuvres complètes*, p. 714.
8 : Lacan J., « Lituraterre », *Autres écrits*, Seuil, Paris, 2001, p. 16.
9 : Rabelais F., « Pantagruel », *Oeuvres complètes,* p. 190.
10 : *Ibid*., « Gargantua », *Oeuvres complètes,* p. 24.

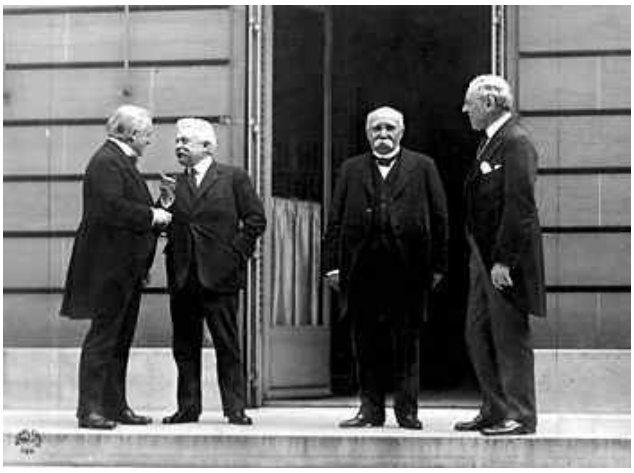
L'appeler Bachar ?

par Luc Garcia

Le conflit syrien est un enchevêtrement. Entre factions de bords multiples. Entre nations. Entre organisations de nations. Une guerre, nommée le plus souvent conflit armé ou rébellion, pendant laquelle les armes circulent sans frontière. Sur ses terres, les déplacements de population sont les plus importants des cinquante dernières années. Mais l'enchevêtrement, dit comme tel, n'est qu'un écran. Il se manifeste par des détours imprévus de l'histoire dans le présent et un oubli singulier.

Souvenir éteint

C'était il y a moins de cent ans, et cent ans, ce n'est pas si vieux : l'Empire Ottoman s'effondrait de la cave au plafond. Les alliés, vainqueurs de 1918, voyaient là de quoi se faire plaisir. Une conférence dite *de la paix*, à Paris, réunit du monde aux aurores du second décile du mois de janvier, en 1919 ; le réveillon était passé. Des réceptions, la belle vie, de beaux hôtels et des moments hautement diplomatiques à se repaitre pleinement de la victoire remportée entre alliés, à l'arrache. L'air ne devait pas être si glacial cet hiver-là, lors de la capture de cette célèbre photo qui gravait en noir et blanc pour la postérité les costumes étroits mais bien taillés de Lloyd Georges, Orlando, Wilson et Clemenceau. Le monde était simple comme un petit cliché entre gens détendus.



Parfois, on oublie que le traité de Versailles entre l'Allemagne et la France fut une émanation de ladite conférence. On oublie aussi les autres traités, tout autour de la petite couronne parisienne, dans le sens géographique des aiguilles d'une montre et dans l'ordre chronologique, à la manière d'un guide touristique de la disparue Seine-et-Oise : Trianon (avec la Hongrie), Saint-Germain-en-Laye (avec l'Autriche), Neuilly (avec la Bulgarie) et, le meilleur pour la fin, hors pendule : le traité de Sèvres, avec la Turquie. Tellement formidable celui-ci, une cerise perchée si haut sur le gâteau, que ce beau traité signé à l'ombre des porcelaines des anciennes manufactures royales ne fut jamais mis en œuvre. Une réussite écrite sur fond de mandat anglo-français pour gérer la rébellion nationaliste arabe. Une réussite hasardeuse comme le jeu de cartes éponyme. Un hasard qui n'en est pas un, qui se joue de nous certes, mais surtout dudit peuple syrien dont même le nom devient un pion.

Une vaisselle toute neuve

On appelait cela les territoires du Levant. On voit encore en embuscade quelques images heureuses et presque toujours fantasmées de caravanes de bédouins distrayant l'horizon pour parcourir la cime d'un pays sans frontière, loin des capitales occidentales dont certaines, après s'être prises pour le soleil, s'étaient donné pour programme d'aller le chercher là où elles le pensaient naître. Contrées libres de toute gestion politique. Excitation pour l'enluminure de la chose publique en attente sur sa page blanche, duo infernal de l'expérimentation et de l'inconscience empirique, sur des terres où perçait non plus seulement Napoléon – il était passé à toute vitesse et seulement sur l'Egypte, pensait-on – mais la torpeur d'une nouvelle conquête.

En fait, disons que ça ne s'est pas du tout passé comme ça : nos quatre héros de la photo ont pris un ciseau, un double-décimètre et, entre deux parties fines dans des chambres fermées et quelques whiskys bien charpentés au salon, se sont fait plaisir pour trancher le gâteau du Levant. Rarement, autant d'erreur n'auront été accumulées sur un même territoire : l'Empire Ottoman s'est décroché en morceaux, la Turquie a pris son indépendance – il fallut, trois ans plus tard, continuer la tournée des bonnes tables pour déménager les diplomates en Suisse et signer un nouveau traité à Lausanne. L'Irak, la Syrie, le Liban, la Jordanie n'étaient que des provinces. L'illusion initiale était de réussir une colonisation sur un désert, s'entend-là un ensemble dont certains se plaisent aujourd'hui à rappeler qu'il s'agissait d'un Califat. Mais contre qui donc ce découpage était-il orienté ?

Le silence est un compagnon idéal lorsqu'il s'agit de s'exercer à l'oubli des conditions dans lesquelles le nationalisme arabe dans ces pays a été utilisé pour les meilleures raisons, qui soignent à l'étouffé les basses besognes dont ont besoin parfois les puissants qui n'en sont plus. La conférence *de la paix,* ou l'ultime croyance d'une Europe en sa bonne étoile, annonçait déjà la chute idéologique des années 1930. Mais, qu'est-ce donc ce « nationalisme arabe » ? Simplement, une émanation conceptuelle occidentale du début du XX^{e} siècle sustentée par une irrépressible envie d'organiser la politique autour de nations. Or, forcer une province à devenir une nation produit un reste : favoriser les petits potentats. On relit l'histoire à partir de ses grandeurs illustres, on aime Clemenceau qui n'aimait pas s'en laisser compter et l'on peine à distinguer la politique dans cet océan de calculs arrangés. On écrase une larme à l'évocation de Lawrence d'Arabie chevauchant ses terres pour finir emplâtré sur sa moto dans un virage mal négocié sur son île britannique. Mais avec qui avait-il rendez-vous lorsqu'il se déplaçait à cheval au temps de sa splendeur *blue eyes* ? Avec les fossoyeurs de l'Orient dont on a oublié les noms.

Quel piquant de lire certains commentateurs d'aujourd'hui, ou mieux, de les entendre, ânonner des leçons d'impuissance et traiter de la Syrie – car c'est bien elle qui nous occupe pendant longtemps encore – comme si ce pays avait toujours existé, comme si cette impuissance était la forme lucide et consentie de notre désolation, de la faute à pas de chance, de cruels génies, de tristes fées sur un berceaux bancal, de la mauvaise providence.

Le nom qu'il n'y a pas

Voilà pour le décor. Mais un décor n'existe pas, fut-il inscrit dans l'Histoire qui ne nous apprend rien des actes à poser pour la suite. Ça donne une couleur cependant, un arrière goût. Désormais les armes parlent. Il faut donc présentement des mots à ce conflit. À commencer par un premier qu'il n'est pas nécessaire d'aller chercher dans les dictionnaires. Un nom propre. Bachar, nommé comme ça, à l'oral (plus rarement, il est vrai, dans la presse écrite, électronique ou papier). Les troupes de Bachar, les partisans de Bachar, le régime de Bachar. Sur les plateaux des radios ou des télés, dans la bouche d'un ancien ministre des Affaires étrangères français, d'un journaliste, d'un haut responsable de la hiérarchie militaire, un battement de lèvres prive le plus souvent l'oreille de l'*el Assad* accroché au Bachar (1).

On l'appelle Bachar comme on appelle les enfants, par leur prénom. Comme s'il s'agissait de lui faire entendre raison, comme lorsque l'on n'arrive pas à comprendre pourquoi cette obstination. Comme si on voulait faire appel à cette petite chose qui existait probablement chez lui lorsqu'il jouait dans sa chambre et pleurait pour un rien. Même les dictateurs ont faim, après tout. Comme s'il s'agissait de chercher cette connivence nécessaire au murmure pour quémander la paix comme une faveur. Comme si on voulait pouvoir dire *un peu de calme, c'est l'heure de dormir*. Aveu dissimulé pour reconnaître que le pays est déjà orphelin, certes, mais de ses habitants.

Bachar, X, Y ou Z, c'est la Syrie comme un pays vide, signé d'une main qui n'a ni fin ni commencement et chasse d'un territoire qui n'existe pas au-delà de Lausanne des habitants qui n'y trouvent pas d'empreinte (2).

Comment appelle-t-on les enfants en Syrie ? Un photographe de l'AFP, qui en avait vu d'autres ailleurs, expliquait récemment qu'il n'avait jamais vu autant d'enfants mutilés. Ses photographies montrent ce pays, encore, toujours, qui se vide. Ce pays qui a perdu, à la louche en fourchette basse, un quart de sa population. La visée de la Syrie ultime : qu'il n'y ait plus

personne. C'est à cela que participe Moscou. Bachar, c'est le petit nom sucré pour dire personne, et t'embarquer pour dire pas toi ni moi ni quiconque. Irresponsable Bachar ? irresponsable toi ou irresponsable moi, s'il n'a pas de nom, tu n'y seras pour rien. Un prénom comme si on prenait l'apéritif, une familiarité qui puise loin dans les lâchetés cachées.

Alors, l'hors-sens de ce conflit n'en est finalement pas un : la marée souterraine des mots qui sont portés pour en parler est une huile visqueuse qui conjugue l'attente, le haussement d'épaule, la distraction − et ce conflit n'en manque pas, lorsque la Turquie sort ses avions américains pour aller pilonner des bataillons, mais rebelles, mais islamistes, mais armés, par les Américains aussi qui distribuent à tout va. Parce qu'à la Maison Blanche, on ne s'inquiète pas trop, on n'a pas encore compris − et c'est vrai qu'à tout bien prendre, comprendre ce qui se joue nécessite un certain cran quand on est à Washington. C'est différent à Moscou, où tout est compris depuis longtemps, puisqu'il s'agit de participer à l'appel d'air territorial qu'offre la Syrie et ses richesses immenses. Cependant, le français Hubert ne disait-il pas, il y a quelques mois encore, « c'est la Russie qui fait le travail en Syrie ». On n'oserait pas lui demander quel travail.

Bachar ou un soupir. La Syrie ou comment ce conflit est le triomphe d'annulations successives, annulations d'analyses, de mots, d'actes et de vies, d'abord de vies.

Disparition programmée

C'est un poncif : la Syrie, on n'y comprend rien. Ce pays étriqué sur son immensité qui, depuis 50 ans, prétexte de mal respirer parce qu'il lui manque quelques territoires supplémentaires, notamment le plateau du Golan. Ce pays abonné aux mandats internationaux, la Société des Nations, les casques bleus des Nations Unies. Partout dans le monde, les pays signent des accords économiques, veulent étendre leurs échanges, partout, sauf là, où chacun joue un jeu bizarre, un jeu sans règle. À la place, un commandement : exterminer, à défaut d'un pays syrien qui n'a jamais vraiment existé, une population. Alors les phrases coincent, suscitent des ralliements obscurs. Alors le prénom Bachar, pour isoler la honte dans un verre de boutade, pour éviter le nom d'un mensonge. On ne compte plus le nombre de structures impliquées dans le conflit qui se bouffent entre elles. Si Clemenceau était là, son œuvre dépasserait probablement de très loin son espérance.

Si le pays existe bien, la nation qui le porte est une imposture continue. Le prénom du père était Hafez. Ce prénom seul était un piège à l'oreille. Bachar, quant à lui, remplit la bouche de sa prononciation, donnerait l'idée qu'il va remporter la partie pour endosser la toge du vainqueur sur la plaine de l'ennemi. Cette affaire-là est une question d'acoustique. On assiste, bien évidemment, à la disparition du nom du père dans l'orchestre des nations où chacun aime sa partition. Cependant, la petite zizanie parisienne de 1919 fait songer que des pères, il y en a eu partout et depuis longtemps dans ces contrées, des pères qui savent tout, qui boivent et qui jouissent à tous les étages.

« Entre la cause et ce qu'elle affecte, il y a toujours la clocherie », dit Lacan (3). Ici, les causes sont multiples et l'affection est une tuerie de masse. Subsiste alors ce qui cloche. Bachar en bouche tinte dans les micros. Il fait forêt de petits signes discrets que ce type-là veut quelque chose, ou mieux, ou pire, c'est selon, qu'il sait ce qu'il veut et que ça ne nous intéresse pas trop.

Moyennant quoi, inutile de le prendre au sérieux, l'important est l'effet auditif : Bachar produit le liant entre la cause mouvante et ce sur quoi elle se pose. Les causes peuvent être multiples (l'élite européenne des années 20, antisémite et amorphe, possède bien des valences) pour porter sur des affections bien différentes. L'une d'entre elles vaut plus que d'autres : raser la terre syrienne de ses corps. Le cynisme contemporain au Levant est de faire croire à la liberté des peuples à disposer d'eux-mêmes, à la nécessité de disposer d'un souverain, à croire qu'il s'agit de respecter les frontières d'une nation, à affirmer que l'on doit faire attention à ne pas froisser la susceptibilité de Bachar.

Autant de bons mots pour emplir ce qui cloche de prétextes sur les nécessités de ne pas intervenir d'une manière ou d'une autre.

1 : exception notable, Jacques-Alain Miller qui, lors de la soirée « *La Guerre sans l'aimer* : Conversation avec Bernard Henri Lévy », le 23 novembre 2011, dira « El Assad ». à retrouver ici.
2 : La situation n'est guère plus brillante chez les voisins du Maghreb : une économie fermée, un tissu économique inexistant, des rentes branchées sur le pétrole.
3 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse,* texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1973, p. 25.

Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE *7 JOURS SUR 7* **L'OPINION ÉCLAIRÉE**

▪ comité de direction

directeur de la rédaction pierre-gilles guéguen pggueguen@orange.fr

directrice de la publication eve miller-rose eve.navarin@gmail.com

conseiller jacques-alain miller

▪ comité de lecture

anne-charlotte gauthier, pierre-gilles guéguen, catherine lazarus-matet, jacques-alain miller, eve miller-rose, eric zuliani

▪ équipe

édition cécile favreau, luc garcia

diffusion éric zuliani

designers viktor&william francboizel vwfcbzl@gmail.com

technique mark francboizel & olivier ripoll

médiateur patachón valdès patachon.valdes@gmail.com

▪ suivre Lacan Quotidien :

Vous pouvez vous inscrire à la liste de diffusion de *Lacan Quotidien* sur le site lacanquotidien.fr

et suivre sur Twitter @lacanquotidien

▪ecf-messager@yahoogroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : éric zuliani

▪pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse responsable : marie-claude sureau

▪amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse ▫ responsable : marta davidovich

▪secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychanalysis ▫ responsables : Florencia Shanahan et Anne Béraud

▪EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela AMP em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : patricia badari ▫ traduction lacan quotidien au brésil : maria do carmo dias batista

POUR ACCEDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR CLIQUEZ ICI.

• *À l'attention des auteurs*

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail (pierre-gilles guéguen pggueguen@orange.fr) ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",
Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫ Paragraphe : Justifié ▫ Notes : à la fin du texte, police 10 •

•*À l'attention des auteurs & éditeurs*

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris.